

Portrait de femme n°6. Laëtitia Crnkovic, semeuse de transition joyeuse

Rencontre avec Laëtitia Crnkovic, spécialiste du zéro déchet, installée près de Lannion (22). Elle anime des ateliers, des conférences, et est autrice de livres sur le sujet. Elle nous raconte son parcours et son changement de vie pour un quotidien sous le signe de la transition écologique et de la lutte contre les déchets.

L'enthousiasme, la joie, le positif, ce sont les moteurs de Laëtitia Crnkovic. Installée en Bretagne près de Lannion depuis deux ans et demi, elle est fondatrice de [« Zéro Déchet Trégor »](#), anime des ateliers, des formations autour de l'écoresponsabilité et du zéro déchet, donne des conférences. Et est auteure de deux livres, « Faites l'autopsie de votre poubelle » et « L'éco-Almanach, chaque jour un éco-geste ». Depuis deux ans, elle est « à 350 % dans le zéro déchet ». Le point d'orgue d'un cheminement personnel qui démarre en 2012. A l'époque, Laëtitia est agent de voyage et vit en Suisse. « *Je travaillais plus d'une cinquantaine d'heure par semaine, je gagnais bien ma vie, je vivais à 100 à l'heure* », se souvient-elle. Durant six mois, elle part sac au dos découvrir l'Amérique latine. Elle arrive alors sur une île « *complètement autonome* » au Panama : « *Les habitants faisaient tout avec ce que la nature leur offrait : ils s'habillaient avec ce qui était disponible sur place, ils construisaient leurs maisons, leurs ustensiles, leurs bateaux, ils avaient de quoi se nourrir et de quoi se soigner...* ». Un premier choc pour la jeune femme : « *Je me suis rendue compte que moi, je ne savais rien faire avec mes mains, et que si je me retrouvais à leur place, je serais incapable de survivre* ».

De retour chez elle, elle reprend sa vie quotidienne là où elle l'avait laissée et fait un burn-out. « *La distorsion était trop grande entre ma quête de sens et la vie que j'avais* ». Dans le même temps, Laëtitia découvre qu'elle est atteinte d'endométriose. « *J'ai alors commencé à prendre un virage à 360 degrés* », explique-t-elle. Place alors à « *l'écologie profonde* » et au « *retour au calme* », avec la découverte de la méditation, du yoga, des fleurs du Bach, des soins énergétiques... Bref, Laëtitia prend le temps de prendre soin d'elle, commence à suivre des formations en aromathérapie, réfléchit à la manière de se soigner naturellement pour sa maladie. Elle adopte une nourriture plus locale et bio, mange moins de viande. Peu après, elle rencontre les Incroyables Comestibles et les Colibris, et commence à s'investir dans ces mouvements. « *Ca a été des moments très forts* », confie-t-elle. Devenue maman quelques temps plus tard, elle continue son engagement dans la transition, à la fois « *écologique* » et « *intérieure* ». S'en suit de nouveau un voyage, durant 9 mois, dont 6 mois en Asie. L'occasion d'une « *grosse claque* » au sujet des déchets. « *Ils étaient là, dehors, comme si la planète vomissait tout : il y en avait partout dans la rue, dans l'eau, sur les plages, dans les sites classés à l'Unesco...* ». Avec « *sa paille et sa gourde* », Laëtitia n'en mène pas large, se dit que « *ça ne va pas suffire* ». Mais opère en même temps une « *vraie prise de conscience* ». « *En France, on a tout ce qu'il faut pour faire correctement. Là bas, ils n'ont pas encore les outils, peut-être que ça viendra, mais nous on les a !* ». Elle se fait alors une « *promesse intérieure* » : celle, une fois rentrée, se lancer dans une démarche zéro déchet, à la fois pour elle et pour les autres.

Le zéro déchet sans pression ni culpabilisation

Animation d'ateliers ou de conférences, écriture,

communication, accompagnement...toutes ces tâches qui font partie intégrante d'un travail d'auto-entrepreneuse dans l'écologie, rythment désormais la vie quotidienne de Laëtitia. Un sacré programme qu'elle mène tambour battant grâce à son énergie et à son « *feu intérieur* » comme elle aime le définir. Une vie sous le signe du zéro déchet, qu'elle essaie d'essaimer auprès du plus grand nombre. Mais sans culpabiliser et sans se mettre de pression. Si elle ne jette plus qu'un sac poubelle de tout venant par an et sort sa poubelle de recyclage deux fois dans l'année, elle invite chacun à aller à son rythme. « *L'idée, c'est d'y aller petit à petit, progressivement. Il faut toujours un temps pour que toute la famille puisse prendre la démarche en mains* ». Tout est une question d'équilibre. « *Il ne faut pas qu'il y ait une pression qui devienne insoutenable, et qu'on se sente frustré.e.s, et qu'on se flagelle. Même si le sujet est sérieux et grave, il faut qu'il y ait du plaisir, un challenge, un côté ludique* ». Loin d'elle l'idée d'une écologie punitive.

Laëtitia admire aussi toutes les créatrices d'épicerie vrac : « C'est très courageux parce que ce sont des projets lourds à porter et qui ont un fort enjeu financier »

Le zéro déchet fait partie chez Laëtitia d'une démarche plus globale qui la mène vers la transition écologique. Pour elle, celle-ci est à la fois « intérieure » et « extérieure ». « *A chaque fois qu'on entame une transition écologique, ça vient perturber plein de choses à l'intérieur de soi, on réfléchit à ce qui est important ou pas. On retourne à des plaisirs plus simples, comme la reconnexion à la nature* ». « *Moi je me suis découverte, j'ai vraiment l'impression que la transition c'est un chemin, un voyage qui va durer toute la vie* », poursuit-elle. D'une démarche plus individuelle, faite avant tout pour

sa santé, elle est ensuite entrée en réflexion sur son mode de vie : végétarisme depuis trois ans et demi, zéro déchet, déplacement à vélo...font maintenant partie de son quotidien. « *Je me découvre au fur et à mesure, je choisis ce qui m'anime et ce que j'ai envie de diffuser* », souligne Laëtitia, qui ne prend plus l'avion et est en réflexion sur la manière de concilier sa passion du voyage et les valeurs écologiques. « *L'année dernière, on est partis à vélo pendant une semaine. Je trouve d'autres moyens de découvrir et de m'émerveiller, tout en impactant le moins possible* », le tout « *sans frustration ou culpabilité, juste en voulant essayer autrement, en changeant ses habitudes* ». Parmi les initiatives qui l'ont inspirées, on peut citer l'éco-centre du Trégor, son lieu coup de coeur, ou encore la Bascule de l'Argoat. Laëtitia admire aussi toutes les créatrices d'épicerie vrac : « *C'est très courageux parce que ce sont des projets lourds à porter et qui ont un fort enjeu financier* ». Ou encore, dans un registre plus connu, Julie Bernier, autrice du « Manuel de l'écologie quotidienne », qui, selon elle, « *ose montrer sa vulnérabilité et sa sensibilité* », et Rob Hopkins, chez qui « *on sent une bienveillance et un optimiste, tout en restant réaliste* ».



La bienveillance est justement une des valeurs que la jeune bretonne voudrait voir davantage mise en avant. « *Le manque de tolérance et les jugements très hâtifs sur les gens, ça me révolte* », affirme-t-elle. Ce qui l'enthousiasme ? « *La vie* », dit-elle en riant. « *Je marche aux projets, j'aime les nouveaux challenges, sortir de ma zone de confort régulièrement. J'aime essayer de nouvelles choses, ce que me permet mon travail* ». Même si, « *Cela peut-être inconfortable* », reconnaît-elle. « *Il faut accepter l'échec.*

On ose alors beaucoup plus. Tout ne marche pas comme on voudrait, mais on rebondit ». Voir tout cela essaier chez les autres la ravit aussi. « C'est agréable de voir tous les gens qui s'éveillent ». Ses projets de formations et les nouveaux livres qu'elle est en train d'écrire lui permettront sans aucun doute de continuer à semer les graines du zéro déchet et de la transition.

Portrait de femme n°5. Carole Le Behec, bien en Cohérence !

Rencontre avec Carole Le Behec, Présidente du Réseau Cohérence, et représentante de celui-ci au sein du Conseil Economique, Social et Environnemental Régional (Ceser). Elle évoque son cheminement vers la transition écologique, et son optimisme pour l'avenir, notamment grâce à l'engagement des jeunes.*

C'est à Saint-Malo que s'est installée Carole Le Behec. Une ville qu'elle connaît depuis toujours, berceau de sa famille, lieu de naissance de sa mère. Carole quant à elle est née à Paris et a vécu toute son enfance en Seine-Saint-Denis, en milieu urbain « pas tellement proche de la nature » confie-t-

elle. Celle qui est aujourd'hui présidente du Réseau Cohérence et qui le représente au CESER a étudié l'économie industrielle et a obtenu un DEA de finances internationales. « Un monde tout à fait différent de celui dans lequel je préférerais évoluer », précise-t-elle, mais qui lui a donné des « clés pour comprendre le monde d'aujourd'hui ». Carole a d'abord commencé par travailler pour une banque et rédigeait des rapports économiques et financiers sur les grands groupes alimentaires mondiaux. « Là aussi, c'est un prisme qui m'a aidée par la suite », raconte-t-elle. Les théories économiques qu'elle a étudiées et vite jugées « hors-sol », complétées par des lectures comme « Printemps silencieux » de Rachel Carson ou le rapport Meadows, lui font prendre conscience progressivement, mais de manière assez forte, que « le monde n'était pas vivable, on connaissait déjà très bien les limites. C'est comme si nous étions dans un train à grande vitesse et qu'on n'arrivait pas à freiner ». Elle part vivre ensuite en Allemagne où elle travaille dans le domaine des coopérations audiovisuelles européennes, et revient en 2005 en France. Petit à petit, elle chemine vers l'idée de transition, de « développement durable » comme on disait à l'époque. « Mon engagement, c'est vraiment tout un parcours », analyse-t-elle. En 2006, elle rencontre Jean-Claude Pierre, l'un des fondateurs de l'association Eau et Rivières de Bretagne et porte-parole du Réseau Cohérence. Une rencontre très importante. « Avec la Jeune Chambre Economique de Saint-Malo, on avait décidé de l'inviter pour une conférence sur le développement durable. J'ai sympathisé avec lui, j'avais trouvé qu'il était dans le positif, qu'il avait compris énormément de choses ». Elle découvre alors le Réseau Cohérence, qu'elle n'a depuis plus quitté.

Il faut agir « à tous les niveaux »

Pour Carole, l'expression « transition » est « assez juste ». « C'est le passage d'un état à un autre, et ça évoque aussi l'adaptation, qui est tout sauf passive. Pour moi, tout le monde est dans sa vie en transition, et il faut qu'il y ait de plus en plus de monde qui participe au mouvement. On n'y arrivera que tous ensemble ». Elle évoque aussi les termes de « résistance », « résilience ». Et insiste sur l'importance de l'échelon local « C'est un autre modèle, à la fois conceptuel mais aussi très pratique. Par exemple l'économie : on est dans une économie certes mondialisée, mais ce qui nous fait progresser maintenant, c'est l'économie du territoire. Il faut revenir vers ce qui n'est plus hors-sol, se raccrocher à ce qu'on a comme ressources, tout en les préservant ». Pour elle, si le changement personnel est « très important », il faut agir à tous les niveaux : « Avec Cohérence, on est en train de se dire qu'on peut être chacun un « héros ordinaire » et donner envie. On a la volonté de dynamiser cette transition et de montrer ce qui marche, grâce à plusieurs outils : le baromètre des transitions, l'agenda des transitions, la caravane des transitions... avec lesquels on essaie de toucher le plus de monde possible, et surtout de relier les citoyens et les élus, pour construire des projets de manière coopérative et efficace et qui puissent mener à des changements sur les territoires ». Elle estime notamment que la Région en tant que territoire économique est « pertinent ».

Ce qui peut la révolter, ce sont les « pas en arrière ». « On le voit là avec le retour de l'autorisation des néonicotinoïdes par exemple », souligne-t-elle, en regrettant « la force des lobbys qui est démesurée, car derrière il y a l'argent ». Des mécanismes qu'elle a pu mieux comprendre grâce à ses études en économie complétées par un master en politiques européennes en 2008.

On peut se lamenter, on peut se révolter, mais je crois qu'il faut aussi essayer de lutter »

Si le constat est sombre, Carole ne se laisse pas pour autant abattre. Pour elle, « On peut se lamenter, on peut se révolter, mais je crois qu'il faut aussi essayer de lutter, il faut résister, proposer, construire, parce que partout il peut y avoir des solutions. On peut déjà agir sur son lieu de vie, sur ses territoires... il y a plein de choses à faire ». Elle apprécie particulièrement l'engagement de certains jeunes, comme c'est le cas à Saint-Malo où un petit groupe s'est mobilisé pour le climat, ou encore de certains sportifs comme l'éco-aventurier Julien Moreau qui réalise des défis pour interpeller la population, et Morgane Ursault-Poupon, skippeuse qui s'engage au quotidien. « Quand je vois tous ces jeunes qui essaient d'agir du mieux possible, cela me fait plaisir, me redonne de la force », confie Carole. Son engagement au sein du réseau Cohérence, qu'elle préside, lui apporte beaucoup : « Je donne beaucoup, mais je reçois aussi beaucoup. Cela me permet d'être au quotidien en accord avec ce que je suis et ce que j'ai envie de faire, à savoir essayer de favoriser la transition à toutes les échelles ». Si elle avait un message à faire passer, notamment aux plus jeunes, ce serait celui-ci : « Venez ! Il faut y aller, on doit vraiment imposer la transition. Il faut qu'il y ait des dizaines, des centaines de milliers, des millions de personnes qui le veulent, qu'on puisse tous grandir ensemble dans la transition et la réclamer, chacun à son rythme bien sûr. Il ne faut pas se résigner. » Comment faire ? « Grâce au milieu associatif, à des médias, dans son groupe d'amis, sa famille... on a des tas d'exemples de gens qui s'impliquent déjà et qui seront ravis d'accueillir des jeunes dans le mouvement. ». L'important, nous livre Carole en guise conclusion, c'est de participer. « Il faut s'exprimer, en utilisant les cercles qui

existent déjà, et pourquoi pas en créer d'autres. Celui qui ne s'exprime pas n'a aucune chance d'être entendu. Il y a de multiples façons de s'impliquer, et d'être dans la joie de partager et de construire ensemble ».

* <https://www.reseau-coherence.org/>

Portrait de femme n°3. Anne-Laure Nicolas, Domaine du Bois du Barde à Mellionnec (22)

Rencontre avec Anne-Laure Nicolas, co-fondatrice et coordinatrice du Domaine du Bois du Barde à Mellionnec (22), un Pôle Territorial de Coopération Economique (PTCE) sur lequel on trouve une ferme, un camping, et deux associations. Un éco-domaine dédié à la transition, qui prend tout son sens dans le parcours de vie d'Anne-Laure.

Mellionnec. Situé en plein cœur du Pays Pourlet, entre Rostrenen et Guémené-Sur-Scorff, le petit bourg de 430

habitants du Kreiz Breizh est connu pour son dynamisme. Notamment grâce à Ty Films, association qui travaille autour du film documentaires et qui organise des rencontres annuelles sur ce thème, à la librairie-café « Le Temps qu'il Fait », mais aussi grâce au Domaine du Bois du Barde. C'est dans cet éco-domaine que nous retrouvons Anne-Laure Nicolas, cofondatrice et coordinatrice du domaine. Un lieu qu'elle a « *imaginé depuis très longtemps, depuis toute jeune* ». Une aventure qui a démarré en 2006, en construisant la maison familiale. Petit à petit, l'endroit est devenu un « *lieu économique, de transmission et de partage, à partir de 2011* », explique Anne-Laure. Aujourd'hui, le Domaine du Bois du Barde est devenu un Pôle Territorial de Coopération Economique (PTCE). Un statut qui fait partie du champ de l'Economie Sociale et Solidaire, mais bien connu que les Scop ou les Scic. « *Il y a cinq PTCE en France basés sur des fermes comme ici* », précise Anne-Laure. Au Bois du Barde, on trouve ainsi plusieurs structures : la ferme sur 24 hectares, où sont récoltés des pommes à cidre et de la sève de bouleau ; le camping avec ses hébergement insolites qui bénéficie de l'Ecolabel Européen ; l'association Koed Barz qui s'occupe de la partie pédagogique et des événements culturels du lieu ; et une autre association, Breizh Cooperation, qui transmet la manière de travailler au Bois du Barde pendant des stages, des week-ends...

« Je ne vais pas parler de « mission de vie », mais c'est quelque chose qui est ancré en moi depuis toujours »

Un riche projet qui fait sens dans le parcours d'Anne-Laure. « *Je ne vais pas parler de « mission de vie », mais c'est quelque chose qui est ancré en moi depuis toujours* », confie-t-elle. Issue du milieu rural, titulaire d'un bac agricole, son premier travail a été dans l'animation, avec le poney comme

outil pédagogique, auprès des enfants, des adultes et des personnes en situation de handicap. Bretonne d'adoption, elle est tombée amoureuse de la région et a choisi de déménager ici à 24 ans. « *Dès mon arrivée, je voulais créer un lieu comme le Bois du Barde, je ne me voyais pas faire ça ailleurs* », évoque Anne-Laure. « *Le projet a pris une tournure précise grâce aux personnes rencontrées, qui m'ont enrichie. Au fur et à mesure, il est devenu de plus en plus écologique, avec notamment la maison en paille ou encore les bassins en phytoépuration. Les gens que j'ai rencontrés ont enrichi ce projet à leur manière. Et je pense que je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui, et le Bois du Barde ne serait pas ce qu'il est, sans ces personnes, qui parfois n'ont fait que passer* ».

Mais tout n'a pas été un long fleuve tranquille. Au tout début de son aventure bretonne, lorsqu'elle a voulu s'installer, on la dissuade « *On m'a dit : tu as 24 ans, va te marier, fais tes gosses et on reparlera plus tard* ». De même, en 2001, les projets de diversification agricole « *étaient impossibles* » se souvient-elle. « *Ca n'a pas été facile pour moi d'accepter ça, parce que je suis arrivée pleine d'idéaux, avec toute mon énergie* ». Changement de décor alors pour Anne-Laure qui quitte le Trégor pour Rennes. Elle y rencontre le milieu bretonnant : musiciens, organisateurs de Fest Noz, démarrage du festival Yaouank... En parallèle, elle est formatrice Bafa-Bfd en bénévole. Elle se lance dans un Brevet d'État d'Animateur Professionnel (Bejeps aujourd'hui), pour se professionnaliser. Au même moment, Anne-Laure rencontre le père de ses enfants, qui lui lance « *Viens passer un hiver en Kreiz Breizh et après on verra* ». Un test réussi. « *J'ai beaucoup aimé, le Centre-Bretagne m'a reconnecté à la nature* ». Elle devient alors directrice d'un centre de loisirs dans le Morbihan, du côté du Pays du Roi Morvan. Elle commence à construire son projet de famille, et emménage dans une longère sur la ferme de ses beaux-parents. Un enfant, puis deux, puis trois naissent. Le projet de création du Bois du

Barde est alors relancé, Anne-Laure ayant toujours « *l'idée en tête* ». Gilles, le père de ses enfants, poursuit son activité de technicien du spectacle, sur des festoù-noz ou des grands festivals. Il se lance aussi dans une formation pour être meneur de tourisme équestre, voulant changer d'activité par la suite. Mais tout ne se passe malheureusement pas comme prévu. « *Il y a des choses qui arrivent, ce n'est pas pour rien, même si c'est dur à vivre* », lâche Anne-Laure. Gilles fait une rupture d'anévrisme, alors qu'il allait s'installer et acheter les vergers. « *J'étais enceinte de notre dernière* », explique Anne-Laure. « *Sur le coup, c'est dur à vivre. Là ça fait 10 ans, on est ressorti grandis. Il a un handicap cognitif à 80 %. Mais grâce à lui, je grandis aussi. L'accompagner dans son handicap, ce n'est pas facile, au quotidien, ce sont des épreuves, des remises en question. Malgré tout le Bois du Barde c'est aussi lui, car il l'a façonné avec moi. Il a sa place ici, c'est important* ». Dans l'adversité, Anne-Laure peut s'appuyer sur des personnes ressources qui l'entourent, qui font partie du projet. Elle a « *aussi appris à demander de l'aide, ce qui n'est pas facile* ».

« Déjà, pour moi, tout est lié. Ce n'est pas un travail. Tous les jours, quand je me lève, ce que je fais, je sais que ça a du sens pour moi »

Comment fait-elle pour arriver à tout concilier ? « *Déjà, pour moi, tout est lié. Ce n'est pas un travail. Tous les jours, quand je me lève, ce que je fais, je sais que ça a du sens pour moi* », analyse Anne-Laure. Mais attention à la contrepartie. « *J'ai fait une grosse fatigue cérébrale* », confie-t-elle. Entre la gestion du quotidien avec des enfants « zèbres » et le handicap de Gilles qui au début ne pouvait pas conduire, la charge mentale a été lourde. « *Ça a été très dur à vivre, mais aujourd'hui avec le recul, je me dis que si*

je n'avais pas eu ça, je ne serais pas qui je suis aujourd'hui. Les épreuves, elles te façonnent ». Des épreuves qui ont influé sur le Bois du Barde, mais en bien. « Ca a permis de poser le cadre qui est celui d'aujourd'hui, que ce soit au niveau de la coopération économique ou de l'habitat participatif. On utilise la sociocratie notamment ». Un mode de gouvernance partagée, une sorte de démocratie qui ne fonctionne pas en système pyramidal avec un chef unique, mais avec une place pour chacun. « On fonctionne en cercle », déclare Anne-Laure. « Il y a un cercle stratégique qui va réunir un représentant de chaque cercle opérationnel. Il y a aussi des « référents intellectuels », des « sages », qui sont au-dessus de moi et qui apportent leur regard, par exemple si quelqu'un veut entrer dans la coopération économique ou l'habitat participatif ». La sociocratie, ce sont aussi des protocoles de réunion spécifiques : pas de table, en cercle, avec un facilitateur/animateur, où chacun peut faire des propositions (information, réaction, avec besoin de prise de décision derrière). « L'avantage, ce sont que les introvertis peuvent aussi avoir toute leur place ». Autre principe de la sociocratie : les élections sans candidats. « On fait un profil de poste comme si on cherchait un employé, avec des compétences et des qualités. Ensuite, on cherche dans le groupe qui est capable de faire ça ».

« Les femmes ont une place à prendre, les hommes doivent leur laisser la place et être attentifs à elles »

Un fonctionnement qui sied bien au Bois du Barde, qui est un lieu dédié à la transition écologique. Pour la fondatrice, la transition écologique est « un mot récent, qu'on emploie davantage depuis la démission de Nicolas Hulot sur France Inter. Je pense qu'il y a eu un déclic à ce moment-là de la part du grand public, qui a commencé à se poser des

questions ». Pour elle, la permaculture est une belle grille de lecture pour la transition. « *Rob Hopkins en parle très bien, Damien Carême à Grande-Synthe aussi* ». Revenir au local, développer l'habitat écologique, les énergies vertes, l'autonomie... sont autant de thématiques qui intéressent Anne-Laure. Elle donne d'ailleurs des « causeries » et conférences sur la permaculture, ou encore sur la place du féminin dans la transition. « *Aujourd'hui, le constat que j'ai fait avec d'autres femmes, c'est que les « têtes de gondole » sont des mecs. Même dans le milieu alternatif, on doit travailler sur notre égo, sur notre légitimité et notre envie de dire les choses. Peut-être que les mecs devraient laisser la place aux femmes aussi* », exhorte Anne-Laure, qui pense aussi que « *Les femmes ont une place à prendre, les hommes doivent leur laisser la place et être attentifs à elles* ». Si elle ne remet pas en question l'engagement d'hommes tels que Cyril Dion ou Maxime De Rostolan, Nicolas Voisin, ainsi que leur mouvement, elle s'interroge « *Où sont les nanas ?* ». « *Je pense qu'on a un gros problème de sentiment d'illégitimité* ». Face à une planète en danger, Anne-Laure constate cependant que les femmes n'ont plus « *peur d'y aller* ». « *En tant que femme, on a la capacité de donner la vie, qu'on décide de le faire ou pas. Et là, l'humanité est en péril. C'est pas la planète qu'on doit sauver là, c'est nous. C'est pour ça que les femmes sortent de l'ombre. C'est long, ça prend du temps, on a besoin de travailler sur nous. Mais on y va parce qu'on doit le faire* », déclare-t-elle.

Pour Anne-Laure, l'important est de trouver l'équilibre masculin-féminin qui est en chacun, afin de « *mieux aller vers l'autre* ». « *Pour moi, aujourd'hui, la transition passe par là.* » Le défi du 21ème siècle selon elle ? « *L'humain face à lui-même* ».

Ecoutez l'entretien avec Anne-Laure :

Portrait de femmes N°2. Solen de Mars, l'Effet Papillon à Baud (56)

Rencontre

avec Solen de Mars, fondatrice de la recyclerie-tiers lieu « L'Effet Papillon » à Baud (56), et créatrice de bijoux. Dans son riche parcours, transition, rencontres et « faire ensemble » tiennent une place majeure.

Direction Baud pour rencontrer Solen, à l'Effet Papillon. Un tiers lieu, dans lequel se trouve une partie recyclerie. Une structure que Solen a montée avec Virginie, une amie. « *L'idée de la recyclerie, c'était de financer un espace collectif, associatif évidemment. On a 300 mètres carrés d'espace partagé, on a un salon de thé, il y a des ordinateurs à disposition. On essaie aussi de faire de l'accompagnement au développement de projets personnels, professionnels ou collectifs* ». L'objectif, explique Solen, était « *d'avoir un lieu à partager, qui soit différent de la salle associative gérée par la mairie, et différent de la bibliothèque. Qui soit vraiment un lieu associatif où l'on pourrait être qui on est. Un axe nous paraissait important : le fait d'être un lieu qui*

accepte tout le monde. On a pensé à un bistrot, mais on n'avait pas forcément envie de gérer la partie fête. L'essentiel pour nous était que les gens puissent travailler, réfléchir ensemble à des solutions pour eux et pour les autres ».

Un projet qui fait sens dans le parcours de la morbihannaise. Née « anarchiste » par ses parents, dans une famille sans grands moyens financiers, elle a connu très tôt « la débrouille ». Les rencontres au fil du temps avec des gens « qui n'avaient plus de sens dans leur vie » la marquent. « A un moment, ça me rendait malade », confie-t-elle. « Je me suis dit qu'il fallait trouver des solutions, car je suis plutôt d'un naturel optimiste et idéaliste ». « Mais pas bisounours ! », précise-t-elle en riant.

Très vite, elle embraye sur un métier créatif, à savoir costumière de théâtre. Puis, direction l'événementiel. Mariée à un musicien, elle devient manageuse de groupes, et organisatrice de concerts un peu partout en Bretagne. « Je m'occupais déjà beaucoup des autres à l'époque », se remémore-t-elle. Bricoleuse, elle travaille également un temps dans le bâtiment. Habitant à un moment donné à Rochefort-En-Terre, à l'Est du Morbihan, elle se lance alors dans la céramique et lance avec des amies une bijouterie de terre cuite dans la commune. Sans oublier l'ouverture d'une boutique de bonbons dans un local attenant ! « J'ai essayé pleins de trucs », explique cette touche-à-tout.

Il y a neuf ans, Solen se lance dans son activité de bijoutière, formée par un maître colombien. Cela lui permet de mieux gagner sa vie et d'être indépendante financièrement, ce qui lui offre alors la possibilité de travailler sur d'autres projets en parallèle. Après la création d'une première

association sur Baud, qui avait pour objectif de « *créer des prétextes pour que les gens se rencontrent* », vient, de fil en aiguille, la création de l'Effet Papillon, et la volonté de s'impliquer sur des sujets « *sur lesquels il y a matière à bouger* » selon elle. C'est ainsi que Solen devient porte-parole de la Marche contre Monsanto. « *Mais là j'ai flippé, j'ai angoissé en fait, parce que tous les dossiers qu'on ouvre sont pires que ce qu'on imagine.* ». Elle préfère se concentrer alors sur la mise en œuvre de solutions.

C'est

ainsi qu'elle participe à la création d'un GFA (Groupement Foncier Agricole). Dix hectares de terres ont été achetés pour un paysan-boulangier. Quelques hectares restent disponibles pour un maraicher. Solen est aussi secrétaire du Pôle de développement de l'Economie Sociale et Solidaire du Centre Bretagne. Elle anime une émission de radio, baptisée « Qu'ESS », sur la radio associative Radio Bro Gwened.

Autre projet : la création d'une pépinière d'activités agricoles. « *A l'Effet Papillon, on reçoit tout type de personnes, on est plutôt sur un axe de sensibilisation pour montrer aux gens qu'on peut faire autrement, petit à petit, et réfléchir ensemble. Avec la Pépinière, l'idée est de créer quelque chose qui soit plus axée sur la transition réelle : travailler sur les low techs par exemple* », explique Solen. « *Mais avec toujours le même concept, c'est-à-dire mettre à disposition des outils et des espaces de travail pour des gens qui voudraient monter des projets, comme par exemple une épicerie vrac, une maison des semences paysannes...* » poursuit-elle. Un atelier « bois » et un atelier « métal » sont déjà

prévus, ainsi qu'une forge. En réflexion, l'installation de ruches, ou encore l'accueil de stages. « *Toujours des choses très sérieuses, et d'autres qui le sont moins, comme l'organisation d'une Nuit de la Soudure, ou d'une Fête Foraine !* ». La philosophie du projet, c'est aussi de faire diminuer, dans l'approche économique, la partie argent : pas d'emprunt, « *on fait avec ce qu'on a, on imagine* », affirme Solen. « *Par exemple sur la partie low techs, l'idée est de pouvoir fabriquer des outils qui permettent de vivre confortablement, mais pas au détriment de notre environnement* ».

“L'idée n'est pas de gommer, de repartir à zéro mais de partir de nos connaissances actuelles pour transformer les choses.”

La transition écologique, qui anime tous les projets dans lesquels Solen s'investit, est pour elle « *Nécessaire. On vit dans une société qui est arrivée à sa fin. Je ne m'inscris pas dans la collapsologie, parce qu'on ne sait pas... C'est comme l'effet papillon, on ne connaît pas les conséquences demain de ce qu'on fait aujourd'hui. Si on devait tout effacer aujourd'hui le tableau de notre histoire, on referait les mêmes erreurs. L'idée n'est pas de gommer, de repartir à zéro mais de partir de nos connaissances actuelles pour transformer les choses.* », analyse-t-elle. « *Et puis être sobre, on est entourés d'un tas de choses dont on n'a pas besoin. Revenons à l'essentiel, proches les uns des autres, respectueux de notre environnement, non énergivores. Et puis pensons à nous faire du bien !* ». Elle explique : « *J'ai vécu pendant 8 ans dans la forêt, sans raccordement aux réseaux d'eau et d'électricité. Je m'étais dit que j'aurai l'électricité le jour où je serais capable de la produire. A un moment donné, on a toutes les connaissances pour ça. Et donc j'avais une rivière qui passait*

à côté, j'ai utilisé le concept des vases communicants pour ramener l'eau dans ma cabane. J'avais du confort, j'avais un poêle à bois... Il y a en fait des solutions pour tout ». Selon elle, chacun a un rôle à jouer au quotidien, notamment du point de vue de la consommation. « On voit bien que les gens maintenant font beaucoup plus attention, se posent des questions, regardent la provenance des produits, la composition... ils n'ont plus confiance, ils cherchent des solutions ». C'est peut-être donc « le moment » pour « monter des projets qui leur donnent des solutions ».

“On est potentiellement toutes mamans, et donc on a cette conscience vitale qui nous oblige à trouver des solutions aujourd'hui parce qu'on veut pas laisser un monde de m... à nos gamins.”

Justement, beaucoup de projets porteurs de solutions sont lancés par des femmes, notamment en Bretagne. Un constat qu'elle partage « C'est là qu'il faut qu'on soit un petit peu délicates. Pendant 2000 ans les hommes ont dirigé le monde, et on s'est laissées faire. Aujourd'hui, il ne faut pas qu'on fasse comme eux, il faut réussir à les intégrer. Mais je pense qu'ils n'ont pas encore atteint la maturité nécessaire ! C'est comme s'ils se faisaient déposséder de leur pouvoir. Il faut alors réussir à les embarquer avec nous, c'est pas évident », reconnaît-elle. « Les hommes ont encore du mal à avoir la vision globale qu'on a, ou qu'on essaie d'avoir. On est potentiellement toutes mamans, et donc on a cette conscience vitale qui nous oblige à trouver des solutions aujourd'hui parce qu'on veut pas laisser un monde de m... à nos gamins. ».

Guidée par la recherche de solutions, elle a un coup de cœur pour une commune comme Tremargat (22), « Sans les idolâtrer,

ils ont une longueur d'avance sur plein de points, c'est un modèle de réussite. » Ou encore Langouët (35) « Je trouve intéressant le processus que le Maire et son équipe ont utilisé pour faire changer les choses, petit à petit, comme par exemple les poules en liberté dans le village pour que les voitures roulent moins vite ! ». Autant d'initiatives, sans compter toutes les autres qui naissent sur le territoire, qui font dire à Solen « de ne pas désespérer et de rester déterminés ».

Ecoutez l'entretien avec Solen :

Pour en savoir sur l'Effet Papillon :
<https://www.facebook.com/danslensemble/>

Portrait de femme n°4. Nolwenn Ragel, chargée de mission précarité énergétique à Morlaix (29)

Rencontre avec Nolwenn Ragel, chargée de mission précarité énergétique au sein de l'Agence Locale de l'Energie Héol du

Pays de Morlaix. Un parcours dans lequel l'écologie et les défis tiennent une place majeure, aussi bien dans sa vie professionnelle que personnelle.

Nolwenn, nous la connaissons bien à Eco-Bretons. Elle a en effet réalisé une mission de Service Civique au sein de notre association, il y a maintenant 4 ans. Elle était chargée des actions de communication et de l'aide à l'organisation d'événements (conférences, ciné-débats...). Une étape clé selon elle dans son parcours, après avoir passé son bac au Lycée Agricole de Suscinio et obtenu ensuite deux BTS dans deux domaines bien distincts : la communication, et la gestion forestière. S'en suivent alors 6 mois en Irlande en woofing. Son expérience en tant que service civique à Eco-Bretons a été pour elle décisive. *« J'ai découvert tout un univers que je connaissais pas, le milieu associatif, et ça m'a beaucoup plu. A partir de là, j'ai eu le déclic : je voulais travailler dans une association, et plus spécifiquement dans le domaine du développement durable et de l'environnement »*. Objectif atteint : elle est depuis presque deux ans maintenant chargée de mission « précarité énergétique » au sein de l'Agence Locale de l'Energie et du Climat du Pays de Morlaix, Heol. *« Mon métier, c'est d'aller chez des personnes qui sont en situation de précarité énergétique, pour leur donner des conseils et des éco-gestes qui leur permettront de faire des économies sur leur consommation d'énergie »*, précise Nolwenn. *« Je fais un diagnostic. Malheureusement souvent la situation financière de ces personnes ne leur permet pas de réaliser des travaux, donc on insiste alors beaucoup sur les gestes pour réduire les factures. Parfois, on peut même demander un relogement, si on est en présence d'un logement insalubre ou indécent»*, poursuit-elle. Un poste qui lui a permis d'acquérir de nombreuses connaissances en terme d'éco-gestes *« J'en connaissais déjà pas mal, mais j'en ai appris d'autres : par exemple, l'installation de mousseurs pour les robinets pour faire diminuer le débit d'eau, couper l'eau quand on se lave*

sous la douche, changer le pommeau de douche pour un plus économe... ». Des gestes qu'elle applique au quotidien. Nolwenn trouve également « gratifiant » le fait de transmettre tous ces gestes aux personnes qu'elle visite. « *Cela peut rester minime, mais ils sont informés, et cela permet de participer à la protection de la planète ».*

La planète, un enjeu essentiel pour la morlaisienne, qui voit la transition comme « *un long processus, pas facile, pas abordable pour tout le monde aujourd'hui. Pour moi, c'est essayer de changer les choses et d'arriver à quelque chose de meilleur ».* Elle s'avoue également « *parfois dépitée, devant les entreprises qui polluent. Parfois je me demande pourquoi je fais tout ça ! Mais j'essaie de faire au mieux avec nos connaissances actuelles, pour le bien de tous ».* Elle ne baisse cependant pas les bras, et reste motivée. Pour elle, c'est un « *challenge permanent, c'est mon quotidien en fait, de faire tout le temps attention, je suis toujours à l'affût de nouveaux défis ».* Des défis tels que chercher par exemple la box internet qui consomme le moins d'électricité, optimiser la cuisson au four pour profiter de la chaleur et cuire plusieurs plats d'affilée, réduire drastiquement sa production de déchets en participant au « Défi Familles Zéro Déchets » mis en place par Morlaix Communauté... « *Et comme j'aime les défis, j'ai continué ! Je suis actuellement à 12/13 kg par an de déchets, sans avoir l'impression d'avoir chamboulé quotidien »*, confie-t-elle.

Nolwenn applique également le respect de l'environnement à son projet de vie. Passionnée de plantes comestibles et médicinales, elle va depuis quelques années régulièrement en cueillette, et a créé un séchoir pour les faire sécher. Et s'apprête à vivre dans un Tiny House. Une habitation qu'elle a découvert lors de son service civique volontaire, lors d'un reportage dans une entreprise spécialisée dans la fabrication

de ce type de construction. « *Ca fait 3 ans que je me dis qu'il faut que je me lance* », avoue-t-elle. Les avantages a vivre dans une Tiny House l'ont séduites : « *Il y a peu de consommation d'énergie, et pas d'attaches au sol, pas de béton, donc on préserve la nature, on utilise des matériaux écologiques, du bois, des toilettes sèches... et le minimalisme !* ». Le plan est fait, le devis est signé avec un constructeur des Côtes-d'Armor, la remorque est achetée. Il n'y a plus qu'à s'installer sur un terrain du secteur quand elle sera construite. Affaire à suivre, pour un futur reportage !